

Samedi 31 mars 2012 ♦ 07h09 [GMT+ 1]

NUMÉRO 189

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



one-size-fits-all fits nobody
ou
la taille unique n'est celle de personne
par Donna Williams

Écouter les autistes ! Et les faire entendre C'est ce que fait notre collègue **Enric Berenguer**. Il a traduit en espagnol le livre de Donna Williams *Quelqu'un quelque part* paru en Poche. En espagnol, ce sera *Alguien en algún lugar* dans une collection nouvelle "La palabra extrema" aux éditions Need. Il permet ainsi au monde hispanophone d'écouter Donna Williams.

Elle a lu la préface de son traducteur et lui a écrit la lettre que nous publions ici.

Donna dit son plaisir de voir son combat partagé.

LQ est fier et heureux de publier la lettre de D.W. avec son autorisation.



Bonjour Enrique,

J'ai pris plaisir à lire votre préface.

Elle me paraît bien.

Constater que quelqu'un apprécie la valeur de mon travail dans tous les domaines

m'a éclairée.

Trop souvent mon travail est combattu sans que les gens s'aperçoivent que ce que je soutiens est que le "one-size-fits-all" n'est la taille de personne, et l'autre aspect qui m'a frappée est qu'il n'y a presque aucune condition qui ne nous laisse sans aucun choix. Oui, je vis avec des problèmes immunitaire/auto-immunitaire et des agnosies qui ont un impact sur mes choix, le choix de me mettre du côté de l'autisme ou pas, mais j'ai quand même toujours ces choix, j'ai l'expérience de moi-même comme ayant ces choix. En tant que consultante, je vois des familles où l'enfant n'a pas encore eu l'expérience de lui-même comme une personne séparée, un humain, pas un objet. Ainsi l'enfant est empêché de prendre conscience de sa position active quand il se met du côté de l'autisme.

Et en tant que consultant, je cherche à modifier les dynamiques familiales pour que la personne, avec autisme, puisse au moins faire l'expérience d'un changement en dehors de cette dynamique figée.

Bonne chance pour la publication.

Soyez libre de vous servir de cette préface (cet avant-propos) si délicate et bien conçue.

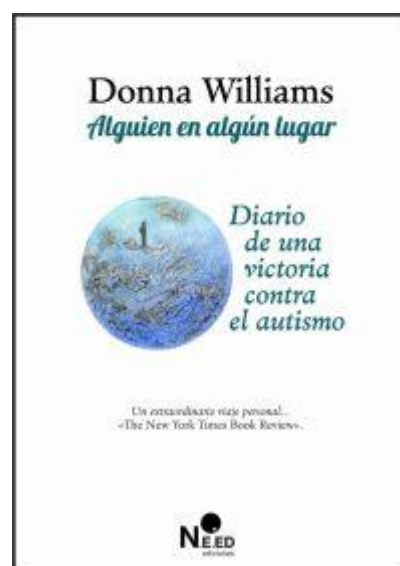
Et merci de m'avoir permis de la lire.

Chaleureusement,

Donna

* NDT : "la taille unique"

** [Lire la version originale et sa traduction en espagnol.](#)



CLINIQUE

[Automutilations]

« *Adieu vitrine, bonjour rebut !* » Cela résume l'histoire de Marie : celle d'un jouet cassé dont on ne sait plus que faire. Son corps est squelettique, androgyne ; il a l'allure d'une marionnette agitée de mouvements saccadés. On la compare volontiers à un automate: « On dirait qu'elle est programmée ; quand on la change, elle a des perturbations. » Elle a aussi, de l'automate, le mouvement pendulaire.

Marie est née en 1990, en même temps qu'une « *fausse jumelle.* » La déconnexion de l'Autre s'est manifestée précocement au niveau du regard par un strabisme, au niveau de la voix par un mutisme, au niveau de la marche par une inertie, comprise comme un « refus d'apprendre ». A l'entrée à l'école, confrontée à la demande de l'autre, l'enfant a commencé à se taper. Chez ce sujet, le signifiant n'a pas produit sa mise en ordre du monde, dont le corps fait partie. Il faut donc l'ordonner pour elle : éviter tout accroc dans le fil continu de sa vie, lui donner des repères, prendre soin de son corps par le geste et par les mots. Toute forme de discontinuité la plonge dans le désarroi. Marie se donne alors des grands coups sur le nez, les yeux. Le saignement semble l'apaiser. Elle s'enduit le visage puis, retrouve la parole pour dire « *Je me suis massacrée* » ou « *Je me suis pas tapé la tempe.* » L'entrée dans une nouvelle institution, véritable bouleversement, va dénuder la structure : elle est « sans le secours d'aucun discours établi¹. »

▪ TRAITEMENT DE L'AUTRE

A partir des repères de la psychanalyse nous avons ajusté peu à peu la démarche clinique, en proposant un « *traitement de l'Autre* ». Il s'agit d'offrir au sujet un lien social « protégé » qui le mette à distance de l'affrontement avec un Autre intrusif qu'il combat. Un combat – ici non métaphorique - dont Marie sort ravagée. Les contusions répétées lui donnent un faciès de boxeur.

Les crises ne surviennent pas de façon aléatoire. Notre premier souci a été d'en faire le relevé précis pour en repérer les coordonnées.

1. Ce sont des moments de passage d'un lieu ou d'une activité à l'autre.
2. Ce sont aussi des refus où des modalités du « *non* » l'anéantissent,

comme si le « non » portait sur tout son être.

3. Ce sont enfin des réactions à la demande, même bienveillante. Le désir propre du sujet - dans sa fonction de défense - fait totalement défaut. Elle est donc totalement passivée par la demande de l'autre. Ainsi, un jour, elle commença à se cogner à table jusqu'à ce que l'éducateur lui dise « *Si tu n'aimes pas l'omelette, tu n'es pas obligée d'en manger* ». Cela la soulagea immédiatement.

4. Elle se tape aussi, chez elle, lorsqu'elle voit pleurer sa sœur. Elle est absorbée par l'image de l'autre.

Nous savons par le service où a séjourné Marie, que la musique la calme, ainsi que les bains, qu'elle affectionne. Deux objets électifs qui font bord entre elle et l'Autre. On nous dit aussi que lorsqu'elle commence à se taper, interdire ne fait qu'aggraver les choses. Mais c'est là un savoir qui est inapplicable tant est forte la fascination que peut exercer le déchainement de la pulsion.

▪ LES SÉANCES.

Le schéma des séances avec Marie est très ritualisé. Là aussi s'inscrit le besoin impérieux de régler l'Autre, besoin auquel l'analyste se montre docile. Lorsque je vais la chercher, elle se lève immédiatement, me saisit la main, me conduit vers le bureau. Ses premiers mots sont toujours « *On prend la douche après* ». Dans l'intervalle, peu de choses. Elle recherche le contact. Très vite, elle s'est emparée d'un bloc de papier. Elle y dessine, à chaque fois, une sorte de tourbillon. La plupart du temps, c'est elle qui met fin à la séance en disant « *ça y est, c'est bon !* » Si j'essaie de prolonger, elle me retire autoritairement des mains stylo et papier, me prend la main et me tire vers la sortie en reprenant à l'identique la formule par laquelle j'ai suspendu le premier entretien: « *On se revoit jeudi* ».

▪ UN ÉVÈNEMENT.

Lacan définit la clinique comme « le discernement de choses qui importent et qui seront massives dès qu'on en aura pris conscience². » C'est ce qui se passa. Marie commence à se taper violemment. L'analyste se fâche et lui dit fermement « *Si tu te tapes, j'arrête la séance !* » Étonnamment, elle se calme immédiatement. Considérons cela comme un petit évènement. Cela montre qu'il est possible de faire limite à la jouissance. Ce coup d'arrêt est en lien avec le signifiant : la poursuite ou l'arrêt de la séance. Un transfert s'est noué. La chef de service a pu stopper une crise en mon absence, en rappelant à Marie la date de sa prochaine séance. Après avoir émis le signe d'une rencontre possible, elle

donne ici le signe d'un travail possible.

Qu'est-ce qui a opéré ? Probablement le fait que l'analyste consente à se séparer d'elle. « Le fantasme de sa mort, de sa disparition est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu (...)»³ Ici, pas de fantasme mais la question - « *l'Autre peut-il me perdre ?* » mise en acte, face à laquelle nous acceptons le risque. Il s'agit là du premier décollement du sujet de son statut d'objet de l'Autre. Le risque de disparition dans le réel, que réitère le passage à l'acte, se trouve ici déplacé sur un autre plan. Elle peut exister autrement que dans une position d'objet mortifié sous le regard de l'Autre. Les effets de cette séquence seront relayés par le biais de la réunion clinique.

Voici un autre tournant du travail : au retour des vacances de Noël, elle se montre agitée, plaintive, son visage est encore plus tuméfié. Elle réclame la douche en criant. Après avoir essayé de l'apaiser en lui parlant, sans succès, l'analyste arrête la séance, un peu contrarié en la voyant s'éloigner souffrante. Mais elle reviendra en son absence, dans mon bureau. Elle dira alors à la chef de service : « *Je veux taper ma jumelle.* » A partir de là, les séances changeront. Elle m'enjoint de dessiner « Marie ». Je m'exécute, en nommant une à une, les parties du corps mais elle arrête très vite le dessin et la séance. L'agitation cesse lorsqu'elle est branchée sur le corps de l'autre. S'ouvre alors une série de séances où, à peine ébauchée une silhouette, elle interrompt le dessin et ponctue par « *onsevojedi* ». Non sans avoir déposé son tracé immuable, tout contre la silhouette dessinée.

▪ **ORIENTATION DU TRAVAIL**

Voilà donc un sujet aux prises avec un *en-trop* pulsionnel non localisable et trouvant une issue dans l'automutilation. Le seul appareil sur lequel elle s'appuie pour traiter cet *en-trop* est le miroir. Nous faisons l'hypothèse que le partenaire de ce sujet est « *la fausse jumelle* », auquel elle est liée par un « toi ou moi » mortel. Le travail va consister à détacher la signification mortelle de l'image. En effet, quel usage fait-elle du dispositif ? Elle demande simplement que l'analyste enregistre sa production. Il s'agit d'une production minimaliste mais qui a tout son poids. La clinique concernant les sujets psychotiques fait régulièrement état d'une telle mise en dépôt. Marie tente-t-elle d'extraire l'objet que son accès au symbolique ne lui a pas permis d'extraire ? Pour l'instant, l'extraction de jouissance s'opère pour l'essentiel, dans le réel, sauvagement. Elle peint avec son sang, dont elle éclabousse l'Autre; elle peint des petits points rouges qui aimantent le regard⁴. Pourra-t-elle articuler cette soustraction de manière plus économique ?

▪ RÉUNION CLINIQUE

Peu à peu, Marie se montre plus présente, circule d'avantage, prend plus volontiers la parole, apporte son aide et surtout, est plus accessible aux demandes. En réunion clinique, nous évoquons régulièrement son cas. Des questions cruciales qui se posent au quotidien : Comment agir avec elle ? Que lui dire ? Peut-on la laisser seule ? Il devient évident que Marie posait à chacun la même question angoissante. Par exemple : « *Sur le parvis de l'hôpital, Marie se tuait devant moi ; Que-faire ?* » Marie semble viser ce point : confronter l'autre à l'impossible. Or, c'est précisément la possibilité d'un travail qui est apparu dans sa séance, suivi d'un allègement. Cette séquence constitue un point d'Archimède que l'on peut formuler ainsi : accepter sa position de sujet - le « *choix* » de la psychose - n'implique pas de consentir à n'importe quel mode de jouissance. Il est apparu alors que chacun retenait le « *non* », de peur..., de peur du pire. Un point s'isole : soit elle tient l'autre à sa merci, par le corps à corps ou la demande incessante, soit elle se détruit. C'est là sa manière, en impasse, de se produire comme sujet. Cette élaboration a permis que chacun s'autorise à inventer sa réponse et que se dégage la possibilité « *d'avoir une autorité sur elle* » qui dépend « *d'une certaine manière de lui parler* ».

Si la construction analytique ne se substitue pas à l'acte éducatif – elle peut aider chacun à trouver des repères face au « hors norme » du sujet. En ce sens, la construction du cas « réussie » expire dans la trouvaille des intervenants auprès de l'enfant.

Patrick ROUX

¹ Lacan Jacques, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2002, p. 474.

² Lacan Jacques, *Ouverture de la Section Clinique*, *Ornicar ?* N° 9, avril 77, Paris, p.8.

³ Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, (1964) Paris : Seuil, 1973, p.195.

⁴ Laurent Eric: « Si Lacan dit que l'on peint avec du regard, c'est qu'on peint les petits points », *Le Conciliabule d'Angers*, Agalma, le Paon, 1997 p. 218.

PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

*à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant
(Université populaire Jacques-Lacan)*

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr

>>Depuis le **16 février**,
jour de la mise en ligne de la pétition,
10 831 signatures ont été déjà recueillies.

[LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME](#)

▪LA ROSE DES LIVRES▪

Les Cercles mémoriaux

Par Nathalie Georges-Lambrichs

On sait la révérence de Freud pour l'artiste « qui toujours précède le psychanalyste ». Après cent ans de noces ou de cohabitation forcée entre l'une et l'autre, la question reste posée de savoir si cette précession est fondée quant à la littérature.

Voici **David Collins**, né en 1968, qui publie son deuxième roman *Les cercles mémoriaux* (© 2012, non pas au Seuil, comme le premier, mais à « L'Escampette éditions », cela seul semble déjà un programme). Sur la quatrième de couverture, **Alberto Manguel** se demande par quel mystère c'est un Français qu'il intronise disciple de Borges, Bioy Casares et Cortazar.

Le « **Nafragé** » est un homme sans mémoire, échoué dans un désert, trois carnets cousus dans son vêtement. Ce désert, comme tous les lieux, nombreux, qui scanderont son parcours planétaire, existe. L'aleph est partout, comme l'enfer sans doute, affin aux cercles, que le titre pluralise sans les dénombrer. La quête est engagée dès les premières lignes, sous le signe de la contingence. Elle fait résonner le champ freudien... pour les freudiens – minoritaires par principe, c'est-à-dire dispersés chacun en sa solitude, en deçà de béné- comme de malé-diction, et donc en sympathie, ici, avec le héros.

On peut se divertir en suivant le trajet des personnages sur google ; c'est très amusant, car le roman en devient *underground* : là où la toile fourmille de bonnes adresses pour vous loger et restaurer partout où le naufragé et fauteur des cercles de mémoire fait escale – mémoire dont le culmen est le combat de l'oubli par l'oubli

(p. 133), Elias, car le Naufragé c'est bien lui, ses papiers retrouvés l'attestent – impose au monde son être fait d'un corps qui est un mobile obstiné, malade du mouvement aveugle qui le meut. Il est dit qu'il recherche un certain visage, et l'auteur entend faire nôtre sa persévérance, de rencontre en rencontre, sa soumission à un vouloir qui ne cesse pas de lui échapper et qui, d'échappée en échappée – il ira jusqu'à marcher en arrière (selon la méthode du chaman Galsan (p.111), s'éloigne pour mieux se rapprocher d'un point qui ordonne depuis le heurt premier hors de lui sa gravité. Il (le roman) va le (le héros) mener au but, à la butée qui manque, butte vénusienne pas très bourgeoise mais néanmoins (d'autant plus ?) salvatrice, rencontrée avant le premier tiers du récit puisque, à défaut du mot qui donnerait la clé de la serrure en quoi le livre, labyrinthique, consiste avec vaillance (se défaisant et refaisant sans cesse avec des bribes et des morceaux de visions et d'écritures entrelacées), c'est une jeune photographe chinoise qu'il rencontre dans un nuage et un fracas homériques (même si leur cause et leur orchestration sont résolument contemporaines et très réalistes) et qu'il ne quittera plus.

À partir de quoi le texte est scandé par les clichés que prend régulièrement la jeune femme, clichés invisibles, que seule leur légende indexe.

Prouesse, plaisir, l'écriture à deux voix – l'italique de rêve, la romaine de progression et de stations à la troisième personne – se tresse avec la série de photographies dérobées au regard, et la quête se déploie dans ce roman d'apprentissage à l'envers et recomposé où la dissection d'un narrateur éclaté porte le sac de peau qui lui sert d'habitable aux quatre coins de l'univers, celui-ci étant désormais réduit à un point qui redonne au livre sa dimension d'infini.

Le tour, réussi, s'accomplit en plusieurs boucles, autour d'un mot salvateur : le nom de la danse, prononcé à l'orée du roman et qui revient, danse dont les figures sont une autre métaphore du silence qui aura littéralement causé la logique accidentelle de cet itinéraire tragique et nécessaire ; peu à peu l'écho, la résonance auront pris corps, et ce sont eux qui, à la fin, rendront les personnages à leur solitude amoureuse et vivante, le héros étant passé par tous les états

de son exil intérieur pour consentir à son retour, par delà l'occultation de sa naissance et le drame de sa génération mutilée par l'histoire, car tout miracle exige de la méthode.

Qu'il ait fait ou non une analyse, l'auteur semble avoir pris avec lui tout ce qu'une cure aujourd'hui aurait pu lui enseigner. Lui est né ou resté le goût d'écrire des histoires, de régaler la créature supposée exister encore sous l'appellation « le lecteur » qui, le livre fermé, se sera là, délicieusement, perdu, retrouvé et aliéné dans ce passé qui étant à tous n'est plus à personne, sinon à qui se met à la tâche de le construire pour se l'approprier, d'où résulte une dépossession qui peut produire l'enthousiasme – on sait que Lacan s'en méfiait, et Aristote avant lui.

L'analyse – sa discipline – appelle en ce point à une séparation non moins méthodique que cette *père-dition* orchestrée pour un plaisir *hypo-crite* qui laisse, et c'est heureux, à désirer.

Elle appelle une exposition des fondements de la position de celui qui fait œuvre et livre au « public » un livre de plus. L'amour de la littérature le nimbe, sans doute. Nous cherchons le point où, la nuée qui enveloppe son servent se raréfiant, nous sera donné accès à celui-là, singulier, à son « vrai visage », selon la formule dont Manguel use.

Profession : romancier. Pour qui, pour quoi ? David Collin creuse en lui, en nous, une attente : le don d'un roman de plus ne saurait être un don gratuit.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

- présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com
- diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr
- conseiller **jacques-alain miller**
- rédaction **kristell jeannot** kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

- pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**
- rédaction **victoria woollard** (traduction de la lettre de donna williams)
- la revue de presse **armelle gaydon**
- designers **viktor&william francoize** vwfcblz@gmail.com
- technique **mark francoize & family & olivier ripoll**
- lacan et libraires **catherine orsot-cochard** catherine.orsot@wanadoo.fr
- médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

- **ecf-messenger@yahoogroupes.fr** ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou
- **pipolnews@europsychoanalysis.eu** ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz
- **amp-uqbar@elistas.net** ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura
- **secretary@amp-nls.org** ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysz et natalie wülfing
- **EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br** ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

📧 À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 📧
